



Abdelaziz Ayadi

Introduction à
La philosophie claudicante
Humanisme tragique et joie de la finitude
(à paraître)

Il n'est pas dans notre intention de parler de la tragédie ou de revenir aux Grecs. Et s'il nous arrive de les évoquer, ce n'est ni dans l'esprit de la comparaison ni dans celui de l'antécédence mais seulement pour dire la différence et mettre en évidence le degré de présence ou d'absence du tragique dans notre vécu quotidien. La sagesse tragique dont il sera question dans cet essai est celle de la « répétition vêtue » qui n'est pas la répétition du même, de l'identique et du semblable, mais celle de l'involution, de l'insistance, de la théâtralisation et de la résistance au retour des systèmes totalisants. Le tragique n'est donc pas simplement d'antan, il est aussi en nous « qui vivons l'agitation et le vacarme d'une époque sans largeur ni profondeur, et qui osons juger, à l'aide du sec critère objectiviste de cette époque, de ce qui est et de ce qui n'est pas »¹. Le tragique en nous c'est cet affrontement entre une « pensée autiste » et une altérité espérée ou redoutée. Autisme d'une classe, d'un peuple ou d'une civilisation et altérité de laquelle on attend reconnaissance et concordance qui nous rendent la vie habitable ou altérité qui annonce notre mort imminente et notre anéantissement inéluctable. « Toutefois, on ne saurait pour autant considérer le tragique comme le simple cul-de-basse-fosse où seront rejetés les vaincus de la vie. Il est, sans conteste, une déchirure qui atteint l'existence dans sa part la plus sensible »². Cette déchirure n'est pas signe de résignation à tout événement qui vient écraser par son intensité la disponibilité d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation à gérer librement leur vie et à maintenir la raisonnable du sens d'un destin qui se fait liberté. Le tragique n'est pas simplement l'exceptionnel et l'héroïque comme il l'était chez les Grecs, qu'il soit

¹ Jan Patočka, *L'écrivain, son « objet »*, traduit du tchèque et de l'allemand par Erika Abrams, Paris, P.O.L, 1990, pp. 41- 42.

² François Chirpaz, « Dire le tragique » in Corinne Hoogaert, (sous la direction de), *Rhétoriques de la tragédie*, Paris, PUF, 2003, p. 25. Il est à signaler qu'au moment de la rédaction de mon travail, vient de paraître chez L'Harmattan en 2010 un livre de François Chirpaz, *Dire le tragique et autres essais*, où est repris l'article ci-dessus mentionné.

théorisé dans le texte du philosophe qui apprécie les effets cathartiques ou indiqué dans l'exercice du culte dionysiaque et dans les traces du rituel. Il est l'expression empirique qu'aucune science ne peut juger. L'empirisme dont il s'agit ici n'est pas simplement l'affirmation – dans l'être et le connaître – du primat de la sensibilité, il est la *sentence* même, la diversité, la multiplicité et la bigarrure que ne contraignent ni catégories ni arraisonnement. Il est l'indication de l'irréductibilité de l'expérience comme preuve et comme épreuve. Preuve contre tous les témoignages truqués et épreuve d'endurance de tout ce qui advient. C'est dans ce sens que s'entend la tonalité du tragique vécu, compris et dit. Or, vivre le tragique au quotidien n'est pas se confiner ou se complaire dans l'assurance du cours familier de la vie, le comprendre n'est pas l'assumer en tant que destin inébranlable ou le penser sous le mode de la représentation, le dire n'est pas l'enclouer dans la mauvaise prose. Le lot de la vie dans l'expérience tragique est gravité et aiguïsement, le lot de la pensée est nomadisme, claudication, amplitude et migration à la limite de l'abyssal, le lot du langage est poéticité qui ne cesse d'affronter l'indicible.

Ni dramatique au sens du drame comme histoire destinée à être jouée ou présentée par des acteurs et ayant son unité propre ou au sens d'un état de soumission, de désespoir et de consentement, ni épique où se tiennent et se soutiennent dans l'harmonie les forces contraires et contradictoires, ni pathétique qui soulève l'affection et provoque la passion à l'égard du malheur, le tragique est le surgissement ou plutôt l'éclatement des contradictions qui ne se surpassent pas dans l'heureuse synthèse de ceux qui se confient sereinement à la trilogie dialectique. Il admet la passivité, il ne la néglige ni ne la fait dépendante de l'activité. Le lieu du tragique est le paradoxe et non pas la dialectique. Il ouvre l'interrogation, l'incertitude et l'incomplétude sans pour autant nous jeter dans la stérilité du nihilisme. Si le tragique est preuve et épreuve comme nous venons de l'annoncer, c'est qu'il est inscrit dans la chair du corps, du monde et de l'histoire, qui sont faits de la même étoffe. Il est l'indice d'une texture où s'entrelacent les rencontres et les métamorphoses et où gesticule la douleur comme lieu d'individuation des êtres humains qui se revendiquent comme singuliers dans leur être et dans leur appartenance générique, sans pour cela se donner le droit de déduire l'humanité de l'homme d'une essence qui biffe l'effectivité du sens, de la valeur et de l'affirmation de l'existence. « L'idée du tragique est donc une catégorie éthique, bien que le tragique puisse en outre fournir mainte matière à une représentation artistique »³. Pour asseoir, ce qui, pour une raison totalisante, ne peut que la surprendre, l'interloquer et la désarçonner, à savoir la réalité rebelle de la finitude de l'homme et même de sa déréliction, il faut admettre la communauté du destin et le retour éternel de la différence.

³ Max Scheler, *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1955, p. 589, note 3.

Mais au temps de l'humanisme du progrès nécessaire préoccupé par l'expansion du nord-ouest, de l'individualisme possessif, des antagonismes meurtriers où la démesure ne cesse de jouer avec la mort, de la domination extensive, de l'appropriation illimitée, de la célébration de l'essor, du débarras des déchets – y compris les déchets de la machine sociale – , des catastrophes – humaines plus que naturelles – que nous vivons aujourd'hui, n'assistons-nous pas à une chute au-dessous du seuil de l'humain ? Ne vivons-nous pas aujourd'hui à la proximité d'une altérité dangereuse et d'une terreur quotidienne, qui se saisissent de notre existence dans l'effroyable silence de ceux qui ont levé très haut la banderole des droits inviolables de l'homme ? N'avons-nous pas perdu le silence – cette fois de la grandeur et de l'amour et non pas de la complicité – pour succomber dans le vacarme et le fracas de la communication fortuite et des guerres qui donnent l'illusion, à celui qui donne la mort aux autres, d'être immortel ? Notre détresse n'est-elle pas le symptôme du tourbillon de la barbarie dans lequel nous sommes pris sans la moindre lueur d'esquive ou de retour au surgissement du sens, même à travers la souffrance ? Ne pressentons-nous pas l'avènement de l'imprévisible et de l'inconnu qui advient comme menace et fardeau insupportable, au lieu de les accueillir comme événements qui affirment la venue de ce que nous méritons et l'arrivée de ce qui assure la vie de sa propre valeur ? Ne sommes-nous pas dans le même état que celui des condamnés, décrit par Pascal : « qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour »⁴ ?

Qu'est-ce qu'on attend et qu'est-ce qui nous attend ? Notre questionnement n'est pas l'expression d'un malaise ou le signe d'une crise à laquelle on cherche un drastique ou une eau allemande qui facilite sa dissolution. Il n'est pas non plus le symptôme *dramatique*, le syndrome *pathologique* ou le diagnostic *pessimiste* de notre temps. Loin de se poser en justicier ou de poser au cavalier de la vision apocalyptique, notre questionnement est tout simplement la recherche du *sens tragique*, ou bien perdu, affaibli et épuisé, ou bien fort, vigoureux et saillant, mais invisible dans son éclat, obscur dans sa clarté et douloureux dans son apaisement. Qu'attendre donc d'une philosophie claudicante ? « De la philosophie nous attendons de savoir si notre présence au monde a un sens, quel est ce sens, et comment le réaliser. Ainsi seulement elle pourra mettre fin à notre aliénation sans avoir cependant à nous absoudre de notre mortalité »⁵. Mettre fin à notre aliénation n'est peut-être pas la bonne expression, la philosophie n'est pas une religion salvatrice ou un savoir absolu chantant les lendemains radieux. Elle nous aide à voir notre aliénation et non pas à lui mettre fin. Elle peut nous dire que « la cause du déséquilibre actuel

⁴ Pascal, *Pensées*, Paris, Le Livre de Poche (éd. Léon Brunschvicg), 1972, § 199, p. 103.

⁵ Nicolas Grimaldi, *Le désir et le temps*, Paris, Vrin, 1992, p. 16.

n'est pas à chercher dans une angoisse tragique, mais bien dans une angoisse résultant de la perte du sens tragique »⁶. Il nous incombe donc de nous demander à quoi est due cette perte ? Revient-elle au paradoxe perturbateur où pouvoir, savoir et temps-argent ont pris le dessus, mais qui sont en même temps mis en doute en raison de leur inflation ? Atteste-t-elle l'aplatissement des goûts, la croissance du désert et la rapidité des satisfactions ? Désigne-t-elle le démantèlement de l'alliance entre une raison législatrice, un entendement représentatif et une imagination créatrice ? Exprime-t-elle le déclin des sens saturés, le déferlement des incertitudes et l'absence des raisons de vivre au-delà de la vie ? Ou bien est-elle due à tous ces facteurs conjugués qui font que la seule grande valeur qui prévaut aujourd'hui est celle de l'absence de valeur ?

Mais, si la perte du sens tragique n'est que l'effet provisoire, dû à l'aliénation, à l'arbitraire, à l'aplatissement et à l'étouffement des multiples dimensions de la vie, qu'elle est étayée par un désespoir que nourrit le ressentiment des forces réactives qui glorifient le néant, où allons-nous chercher l'attestation du courage, de l'insistance et de la pudeur de ce sens tragique qui nous est consubstantiel ? Comment confronter tous les pouvoirs attristants qui nous assègent à visages nus, couverts et encore plus angoissants qu'ils sont sans visages ? Comment pouvoir encore communiquer et être en mesure d'établir un dialogue ? La tâche est essentiellement difficile et nous n'ignorons pas la difficulté d'approcher au plus près les problèmes que nous avons évoqués sous le mode du questionner. Mais, et comme l'a déjà remarqué Adorno, on peut nous objecter la futilité de notre interrogation, ou « qu'il en a toujours été ainsi », ou notre « connaissance insuffisante de l'histoire et de ses invariants », ou notre « manque de bon sens », ou notre vanité à « s'arroger le privilège d'être différents des autres », ou encore que ce contre quoi on « s'indigne est parfaitement connu et trivial au point qu'on ne peut attendre de personne qu'il perde du temps à s'y intéresser », et ainsi, « l'évidence du malheur tourne à l'avantage de ses apologistes : comme tout le monde est au courant, nul n'a à en parler et, sous le couvert du silence, les choses peuvent suivre leur train »⁷. Or, malgré la logique bornée des détracteurs, et même sous l'effet de la sidération et du blocage de l'existence dans la colère ou dans la douleur qui la submergent, nous ne renonçons pas, il nous reste encore à agir et à dire. Dire l'épreuve, traduire le tragique de la vie, exprimer l'angoisse de la pensée tamisée par les mots, et agir sur les faits, désamorcer la brutalité de leur charge et faire loger notre liberté dans les interstices des événements. Ainsi, « la volonté tragique est volonté du meilleur, c'est-à-dire de donner le plus de valeur, de qualité possible, aux instants, aux actes, aux œuvres, quoi qu'il en soit de la durée – qui ne nous appartient pas, dont il n'y a pas à s'occuper. Faire toujours de son mieux sans se

⁶ Clément Rosset, *La philosophie tragique*, Paris, Quadrige/PUF, 1991 (1^{ère} éd. PUF, 1960) p. 164.

⁷ Theodor. W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. Éliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Paris, Payot, 2001, pp. 313-314.

soucier de ce que cela devient »⁸. Faire toujours de son mieux, c'est alerter la mémoire vive et non pas celle du ressentiment, appeler au souffle de l'imagination qui s'ouvre à l'insolite et même à l'abrupt, maintenir l'interrogation comme exclamation que ne réduit aucune rationalité calculatrice, tenir en éveil comme un *éperon* le désir d'aller toujours plus loin.

⁸ Marcel Conche, *Le fondement de la morale*, Paris, éd. Mégare, 1982, p.105.